

EL REINO

les inRockuptibles

Entre thriller et burlesque, la descente aux enfers d'un homme politique espagnol baignant dans la corruption.

Manuel López-Vidal (interprété par Antonio de la Torre, remarquable de sobriété) est membre d'un parti politique espagnol rongé par la corruption. Bien que le nom de ce dernier ne soit jamais prononcé, on comprend qu'il est une synthèse fictionnelle des deux partis prédominants du pays.

Dénué du génial esprit machiavélique et du charisme des grands politiciens véreux de fiction, Manuel est le monsieur Tout-le-Monde du politique beauf corrompu. Dévitalisé et insignifiant, c'est l'anti-Frank Underwood de *House of Cards*. Lorsqu'il se retrouve pris au sein d'une affaire de corruption, il est abandonné par tous et tente, par tous les moyens illégaux, de trouver une issue et sauver sa peau.

Une sorte de François Pignon de la politique

En se fixant sur l'acharnement de son personnage, qui par ailleurs va rater absolument toutes les étapes de sa machination, le film substitue à la chronique réaliste les traits inattendus d'un nouveau genre, mi-thriller, mi-burlesque. Comme un François Pignon de la politique, Manuel aime par un mélange de maladresse et de malchance les situations grotesques et humiliantes.

C'est lors de ses scènes troublantes –car par ailleurs extrêmement sérieuse– que Sorogoyen parvient à mieux traduire la complexité de son personnage. Car si le politique corrompu est incapable d'agir comme les grands perdants qui préfèrent accepter la défaite la tête haute, cela ne semble pas être par manque d'élégance mais plutôt par une impossibilité viscérale d'admettre son mensonge.

Au plus proche de la fragilité de son protagoniste

Est-ce un déni digne de l'enfance (on l'accuse d'une faute et, par peur de la sanction ou par orgueil, il récuse les faits) ou est-ce, plus profondément, qu'il est incapable de distinguer le vrai du faux et, comme victime d'un lavage de cerveau, qu'il s'est persuadé que ce qu'il dit est la vérité ? En d'autres termes, soit Manuel est un menteur, soit il est atteint d'une psychose.

La réponse se trouve sûrement à mi-chemin entre ces deux hypothèses et c'est par cette béance que *El Reino* évite les écueils du film à charge pour mieux se laisser happer, entre dégoût et empathie, au plus proche de la fragilité de son protagoniste.

C'est également par cette complexification du regard au fur et à mesure de l'avancée du récit que le film se dégage d'une quelconque rhétorique démagogique. À l'image de ses personnages habités par plusieurs vérités (la vérité objective et la leur), il y a plusieurs films dans *El Reino*, et tous ont l'intelligence d'interroger plutôt que de condamner.